NATHALIE BERTHELOT

Entre père et mer

Roman



Couverture : © Ezekiel Vienne | Illustration : © Lucie Boros

Nathalie Berthelot

Entre père et mer

© Nathalie Berthelot, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-5222-2

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Des Personnages cabossés par la vie, dont les chemins vont se croiser. Entremêlant inéluctablement leurs destins, ensemble ils vont réinventer leurs avenirs. Les véritables personnalités de chacun se dévoileront progressivement, grâce à cette nouvelle famille recomposée. De rebondissements, en révélations, jusqu'au feu d'artifice final, pétillant de joies et de liesses : une réconciliation avec la vie.

Un second roman, proposant le pardon, comme tremplin vers une libération et une guérison du passé.

Copyright00076874-1

Cela ressemblerait à de belles vacances en Italie, avec en toile de fond un roman de Sagan… Une certaine insouciance de vivre.

Son œuvre a teinté mon âme de ce désir de légèreté. Les livres ayant très tôt comblé ma solitude comme les paroles douces d'une maman qui vous enveloppent et vous rassurent, comme une présence, des réponses ici et là à mes interrogations sur le monde. Le livre a une odeur, le papier, l'encre, j'aime respirer un ouvrage avant de l'ouvrir, le humer, le convoiter comme la promesse d'un long plaisir à venir.

Afin de me rapprocher de ma défunte marraine, je décide d'acheter une chambre de bonne en plein cœur de Paris, au dernier étage d'un immeuble Haussmannien. Ce sera mon secret, mon refuge, ma cabane, je ne le dis à personne. Je veux juste mettre un petit bureau chiné aux puces, un canapé-lit, je suis au 7e ciel de la solitude.

Du bureau face à la fenêtre, je peux voir les toits de Paris et le comble du bonheur : apercevoir la tour Eiffel, quelques pigeons se hasardent parfois au bord des gouttières et me tiennent compagnie, j'aime écrire dans la solitude, dans un état de mélancolie presque douloureux.

Dans cet immeuble je ne connais personne, les gens travaillent certainement toute la journée et de mon toit, je ne perçois aucun bruit, aucun éclat de voix, cela amplifie mon sentiment de solitude et d'une certaine assurance que personne ne puisse venir me déranger dans ma grotte secrète.

Ici je me sens en dehors de l'agitation du monde qui m'entoure, hors circuit, protégée, comme inaccessible.

Je peux y passer le temps que je veux, c'est un rendez-vous avec moi-même, j'y prends un si grand plaisir, comme pour un rendez-vous amoureux. La même

intensité, la boule au ventre, la promesse d'un moment intense de bonheur.

Je me rends fréquemment au jardin du Luxembourg, je m'assois sur un banc et observe les passants, essayant de deviner sur chacun des visages, leur histoire, leurs préoccupations, leurs vies. J'aimerais qu'ils partagent leurs pensées, j'aimerais les écouter, sans jugement, absorber tous leurs soucis par simple empathie, par écoute active, comme par magie, que leurs idées s'éclairent et que leur mental s'allège de ce tourbillon de la vie, et sa horde de soucis, les libérer du poids de toutes leurs angoisses. J'observe longuement cette femme élégante, jusqu'à disparition de sa silhouette, l'imaginaire prend le relais et je lui invente des rendez-vous amoureux clandestins, un amant riche et généreux, avec un programme étourdissant et romantique : théâtre, dîner, Champs Élysée, magasins de luxe, l'avenue Montaigne, la place Vendôme… Un bijou magnifique… La promesse d'un amour éternel… La reverrais-je ?

Il y a aussi cet homme, un SDF ? Ses vêtements usagés, ses cheveux en bataille, sa démarche lente, sans but, semblant si las. Cela fait plusieurs fois que je le vois, je croise son regard, lui souris timidement. Il s'étonne de mon intérêt pour lui, habituellement si transparent aux yeux des autres. Je décide de l'aborder lorsqu'il passe devant moi et lui demande s'il a l'heure…

Drôle de question, quand tout le monde a le nez sur son smartphone… Je n'ai pas réfléchi.

Il me regarde avec méfiance, je lui prodigue mon plus beau sourire, son regard s'éclaire, « désolé » non je n'ai de montre, et vous savez, je n'ai pas besoin de savoir l'heure… Pour quoi faire ?

Je profite de sa question pour entamer la conversation et lui demander ce qu'il fait dans la vie. Il me répond : « dans la vie ? », « avant d'être à la rue ? » « La rue ce n'est pas la vie, c'est la survie »

Je l'invite en effet à m'en dire plus, mon visage souriant le rassure sur mes intentions sans arrière-pensées et il se laisse aller à la confidence.

— Je naviguai à bord d'un bateau de pêche en Bretagne, mon équipage et moi partions tôt le matin, par tous les temps, nous assistions tous les matins au lever du soleil sur la mer calme ou agitée, quel spectacle !

— Pourquoi êtes-vous venu à Paris ? Il n'y a pas la mer ici.

Je tentai un brin d'humour.

Semblant ne pas vouloir s'étendre sur son malheur d'un geste d'abandon, il évoque le naufrage de son bateau et la perte de son équipage, l'unique survivant, sauvé de justesse par un autre bateau de pêche, il n'a jamais pu reprendre la mer… Il s'absenta si loin dans ses pensées qu'en un seul instant je disparus totalement de son paysage. Je n'insistai pas. Je pris place à côté de lui sur le banc.

Mon pécheur rescapé s'était muré dans son silence. Je le quittai d'un signe de tête, il était reparti trop loin dans son monde, il ne me calculait plus… Le reverrais-je demain au jardin ?

Je décidai de remonter dans mon grenier, malgré les étages, me retrouver dans mon petit nid me procure une joie immense, la petitesse de mon appartement sous les toits me rassure, j'en maîtrise tous les recoins, comme une couverture douillette, un plaid bien chaud.

J'apprends à découvrir mon nouveau quartier de Paris et la multitude de ses commerces de toute sorte, le quartier est vivant, toujours animé, même tardivement. Je prends mes marques et apprécie particulièrement la jovialité de la boulangère, « bonjour Madame, un pain aux graines ? » elle commence à se souvenir de moi. « Oui parfait, merci », je ne parviens pas à entamer plus ample discours, je suis encore enfermée dans mon monde. Celui de la mélancolie.

En poussant la lourde porte d'entrée de mon immeuble ancien, je fis la rencontre d'un vieux monsieur, « bonsoir Monsieur », « bonsoir Madame », n'étant toujours pas plus avenante à la conversation, je décidai de ne pas m'attarder et d'entamer mon ascension jusqu'au sommet de l'immeuble.

Je réagis comme si cet homme représentait un potentiel danger…

Une fois la porte fermée, je repensai à ce monsieur, quelque chose dans son regard semblait triste, la solitude de la vieillesse, des soucis de santé ? Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à lui, et de m'imaginer son histoire… La prochaine fois que je le croise… Je me présente comme sa nouvelle voisine ? Pourquoi pas ?

Les fêtes de Noël approchent, Paris se pare de ses illuminations. Dans toutes les rues, les guirlandes s'installent, les sapins se dressent, les décorations de toutes sortes scintillent, les passants se camouflent derrière les écharpes, les manteaux.

Les grands magasins Parisiens réorganisent leurs vitrines avec des automates d'animaux, des ours, des rênes, des lutins, les enfants s'attardent et s'émerveillent, c'est la magie de Noël ! Cela me met le cœur en fête et me sort de ma torpeur. Toutes ces promesses du père Noël, la liste de nos envies de cadeaux, on s'autorise à avoir envie de tout, et surtout on se laisse aller à nos rêves de gosses… Où sont mes rêves d'enfance ? En ai-je jamais eu ? De nombreuses personnes évoquent leurs rêves d'enfants et je suis envieuse de ceux qui parviennent à changer de vie pour les réaliser, un voyage autour du monde, ouvrir un atelier d'art, devenir boulanger après de nombreuses années dans le monde de la finance, ouvrir une épicerie dans un petit village.

D'aussi loin que je me souvienne, je voulais être archéologue, l'idée de découvrir des vestiges, poteries, bijoux anciens, vestiges d'habitation m'a toujours attirée. L'aventure s'est arrêtée à la découverte de fossiles, ammonites et autres bélemnites. Mes parents ayant une maison de campagne, j'ai passé de longues après-midi à la « chasse » aux fossiles dans les champs fraîchement labourés, dans les chemins avec mon sac à dos. Grâce à ces escapades sauvageonnes, en quête d'aventures, je partais rejoindre le fils du paysan d'en face de deux ans mon aîné. Nous parcourions en courant les champs de maïs plus haut que nous en plein mois d'août, nous allions à la pêche dans la petite rivière, nous allions chercher les vaches et préparions la traite, nous ramassions les cornichons, donnions à manger au petit veau, aux lapins… Que de merveilleux souvenirs, et de crises de rire. Le contact avec la nature a toujours et restera toujours un lieu de ressourcement et de quiétude, un lieu d'apaisement de paix.

Dans nos villes saturées de bruits, de pollutions sonores et visuelles, nos journées sont saturées de rendez-vous, de réunion, de travail, de transports en transports, de tant de tâches à accomplir dans des laps de temps toujours plus courts, avec des pressions toujours plus fortes. Relayées par les nouvelles technologies nous entraînant dans une urgence de réponses tous azimuts : mails, réseaux sociaux. Se montrer, se valoriser, faire parler de soi… Plus aucune intimité, plus le temps pour VIVRE la vraie vie. Être happé par une vie virtuelle surexposée aux jugements des autres.

Où sont les boussoles ? Quelle est la bonne direction ?

Paris offre à ses habitants une multitude de sources d'émerveillements : la culture, l'art, la beauté est partout : l'architecture, les jardins, les musées, les

galeries, les spectacles, la seine, ses quais, les bouquinistes…

Le vieux monsieur de mon immeuble occupe de plus en plus mes pensées, quelque chose de mystérieux m'attire dans son visage, son regard doux et triste me parle, il faut vraiment que je trouve un moyen de rentrer en contact avec lui, j'aimerais tellement connaître sa vie, son histoire.

Allongée sur mon canapé, je me laisse aller à la rêverie et m'endors, lover sous un plaid en cachemire, sa douce chaleur me transporte dans un monde cotonneux, rose pâle, pailleté de minuscules diamants, je me dissous dans ce nuage de guimauve.

Mon rêve m'emporte dans une aventure folle. Je cours sur la plage avec un homme, main dans la main. Il semble avoir le même âge que moi, à travers le contact de sa main, je sens sa chaleur, sa joie, ses attentions du regard, nous rions comme de jeunes enfants, étourdis par le vent et notre course. Nous nous asseyons dans le sable, face à la mer et ses bras m'entourent, je ressens un sentiment de bien-être intense, un sentiment de protection. Je n'avais jamais ressenti une telle profonde sérénité. Je voudrais ne jamais me réveiller.

À mon réveil, je mets un temps infini à sortir de ce merveilleux rêve… Tellement envie de retourner m'abreuver à sa source encore et encore.

Je sors définitivement de ma rêverie, lorsqu'un claquement de porte me fait sursauter. Est-ce mon voisin qui part de chez lui ? J'enfile un manteau à la hâte et décide de tenter de le rattraper dans l'escalier.

— Bonjour Monsieur… !

— Je suis Jean, bonjour madame

— Moi c'est Natalia

— Vous êtes nouvellement installée ici ?

— Oui, j'ai acheté la petite chambre de bonne du dernier étage.

— Ah oui je vois… Je suis ici depuis tellement longtemps, j'ai vu de nombreux locataires passer.

— Je vais chercher mon pain, vous aimez les pâtisseries ? À mon retour venez prendre un café, je suis juste l'appartement au-dessus du vôtre… Alors à toute de

suite.

Finalement le contact s’est très rapidement établi.

Cet homme me rappelle mon père, un physique identique : pas très grand, un visage rond, des yeux noisette foncé, la différence c’est un regard plus doux. Le regarder dans les yeux ne me fait pas peur ce qui n’était pas le cas avec mon père. Je n’ai jamais réussi à le regarder dans les yeux, j’avais toujours une appréhension, une peur.

Je suis en joie intérieure, Jean éveille en moi une telle curiosité…

Quelque chose en lui me pousse à sortir de ma tanière… Cette soudaine audace me surprend moi-même.

Jean frappe au bout d’une demi-heure, je lui propose de s’installer dans mon canapé un peu maltraité par le temps, et qui me sert aussi de lit.

Je lui offre un café et lui demande : que faites-vous dans la vie ?

Jean m’explique qu’il était professeur des écoles, instituteur dans la banlieue Parisienne, heureusement pour lui il n’a pas été confronté aux quartiers « difficiles ». Tout naturellement il me parle de l’immigration et de l’Algérie, la guerre dans laquelle il a été projeté sans bien comprendre pourquoi, en pleine jeunesse. L’incommensurable violence.

— Vous savez en temps de guerre, on est contraint de faire des choses pas très glorieuses…

Je lui demande, s’il souhaite en parler. Je détecte sur son visage un temps d’arrêt et finalement après tant d’années de silence, il a envie de raconter.

— Avez-vous tué des gens ? Osai-je lui demander.

— Vous savez dans ces cas-là, c’est lui ou vous… Vous n’avez pas le choix.

« Je comprends » répondis-je en baissant la tête, en signe de validation.

Jean semble vouloir en dire un peu plus :

— Dans les montages Kabyles, nous étions toujours sur le qui-vive, la peur nuit et jour d’une embuscade, d’un tir, d’une intrusion dans nos camps…

— Après cela, plus jamais de ta vie tu connais la sérénité, les fantômes de la